



HAL
open science

Inde et Ethiopie dans la littérature médiévale

Maud Pérez-Simon

► **To cite this version:**

Maud Pérez-Simon. Inde et Ethiopie dans la littérature médiévale. Dictionnaire des lieux et pays mythiques, 2011, p. 638-643. <hal-03911825>

HAL Id: hal-03911825

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-03911825v1>

Submitted on 23 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

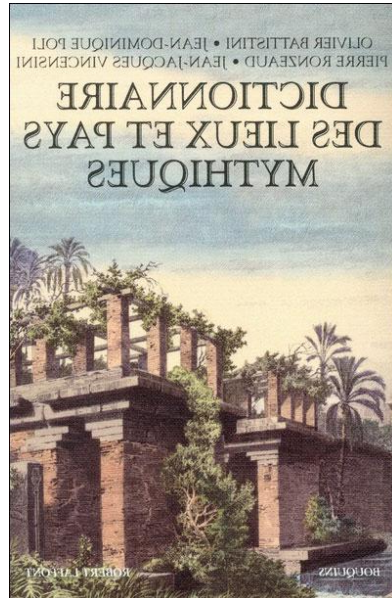
L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Maud Pérez-Simon, « Inde et Ethiopie dans la littérature médiévale », *Dictionnaire des Lieux mythiques*, O. Battistini, J.-D. Poli, P. Ronzeaud, J.-J. Vincensini (dir.), Paris, Robert Laffont, 2011, p. 638-643.

NB : Cet article a été publié dans le Dictionnaire dans une version légèrement abrégée. La présente version n'est donc pas strictement identique à la version publiée.



INDE / ETHIOPIE

L' « Inde » médiévale recouvre moins une réalité géographique qu'un territoire aux frontières fluctuantes où viennent naturellement se situer les créatures improbables et les phénomènes aberrants suscités par l'imagination ou diffusés et déformés par la tradition. L' « Inde », terme générique pour désigner l'Orient et toute les merveilles qu'il recèle, est dans cette fonction parfois remplacée par l' « Ethiopie », avec laquelle elle est souvent confondue. On les croit proches sinon liées l'une à l'autre sur le plan géographique, et peuplées de merveilles semblables. Ces merveilles sont avant tout d'ordre ethnologique : dans toutes les descriptions du pays, les repères géographiques cèdent le pas à un catalogue de peuples sauvages, de monstres et de créatures hybrides.

La confusion entre Inde et l'Ethiopie : une tradition tenace

Homère déjà parlait de deux peuples symétriques d'Ethiopiens, se répartissant au Levant et au Couchant. Cette première confusion semble tirer son origine non de la similarité des deux peuples que des fonctions qu'ils ont pu remplir auprès des Mésopotamiens et des Grecs. Paul Goukowsky pose l'hypothèse que les Mésopotamiens ont longtemps commercé avec le peuple d'un pays nommé *Melucha* situé dans le bassin de l'Indus. Après l'effondrement de cette civilisation, les Mésopotamiens ont dû se tourner vers la Syrie et l'Egypte pour obtenir l'ébène et l'ivoire auparavant importés d'Inde. Le nom du pays fournisseur serait toutefois resté le même et l'on trouve dans la correspondance rédigée en Akkadien le nom *Melucha*

utilisé pour désigner le Soudan. Le peuple jumeau en Orient n'aurait pas été oublié pour autant, et les Grecs auraient hérité de leurs voisins orientaux ce souvenir d'une civilisation proche de celle des Soudanais dont ils étaient familiers. Une telle confusion pourrait donc remonter à une date aussi ancienne que 1400-1200 av. JC. C'est cette confusion qu'aurait véhiculée Homère, mais en choisissant de placer les Ethiopiens d'Afrique au « couchant » plutôt qu'au sud, par souci de symétrie. L'autre point commun de ces peuples, hormis les denrées dont ils étaient les fournisseurs, étant la couleur de leur peau, les Grecs auraient donné aux deux peuples le nom d' « Ethiopiens » qui étymologiquement signifie « visage brûlé par le soleil ».

On peut supposer que c'est avec ce présupposé qu'Alexandre le Grand est parti à la conquête de l'Est, entouré de savants, de topographes et de biologistes qui disposaient déjà d'une bonne connaissance de l'Afrique. Frappé de la similitude entre l'Inde et l'Afrique orientale, et convaincu par la présence de crocodiles dans l'Indus comme dans le Nil, Alexandre a écrit à sa mère, avec trop de précipitation selon Arrien, avoir découvert les sources du Nil. Après s'être rendu compte de leur erreur, Alexandre et son équipe de savants ont travaillé à comparer l'Inde et l'Ethiopie autour d'un ensemble de ressemblances et de différences en cherchant à expliquer les points communs de cette faune et de cette flore spécifique par des facteurs comme le climat (régime de pluies estivales...). Paradoxalement, la série de parallèles établis entre l'Inde et l'Ethiopie en vue d'une différenciation aurait fortement contribué à implanter la confusion dans les esprits. Affirmant la séparation géographique des deux territoires, Alexandre aurait assuré la continuité de la confusion et des interférences en leur donnant un fondement rationnel.

Ptolémée enfin a donné une assise théorique à cette confusion en affirmant que l'Océan indien était fermé et que l'Inde et l'Afrique orientales communiquent pour former une seule bande de terre, la rive sud de l'Océan indien. Sa théorie était en effet subordonnée au postulat suivant : il ne concevait pas comme nous la terre comme un espace dominé par les mers, mais comme une vaste étendue solide parsemée de mers toujours fermées.

La confusion entre les deux pays est donc de trois ordres : on attribue le même nom à deux populations différentes, on associe la faune et la flore des deux pays, et on les croit géographiquement proches. Ces trois erreurs sont bien distinctes et ont des sources disparates mais se sont agrégées au Moyen-Âge jusqu'à faire croire à l'identité de ces deux pays. Pline ouvre par ces mots le passage traitant des fabuleuses races indiennes : « L'Inde et l'Ethiopie regorgent de prodiges... ». Dans la suite de son ouvrage, il ne fait plus la distinction entre les deux pays et énumère simplement les prodiges qu'ils renferment.

Cette confusion s'enracine au Moyen-Âge pour des raisons onomastiques : on distingue communément une « Inde majeure » intra-gangétique (à peu près l'Inde actuelle), une « Inde mineure » correspondant à l'Indochine et une « Inde moyenne » couvrant l'Afrique de l'est jusqu'au Nil. Ce sont les termes employés par exemple par Marco Polo dans sa *Description du monde*. Mais les frontières des trois contrées restent floues et elles sont le plus souvent regroupées sous l'appellation plus commode d' « Inde ».

Les merveilles de l'Inde et Alexandre le Grand

L'Inde est depuis l'Antiquité un espace de merveilles, et surtout de merveilles ethnographiques, de créatures mythiques. Dans les romans comme dans les ouvrages à prétention scientifique, ses contours géographiques restent imprécis, et dans la description du pays, les « paysages humains » remplacent toute indication topographique. Chaque nouvelle région est signalée par la description d'un nouveau peuple plus étonnant et plus difforme que le précédent. Fidèles à cette même vision de l'Inde et de l'Orient, les mappemondes, dont les trois exemples les plus connus sont la grande carte d'Ebtorf de 1284, la carte de Psalter

(XIII^e) et la carte d'Hereford (dernier quart du XIII^e), sont parsemées d'images d'hommes monstrueux et d'animaux fabuleux dont les noms viennent remplacer les noms attendus des provinces.

La tradition historique puis les romans médiévaux sur Alexandre le Grand, conquérant fantasmé de l'Inde, sont une illustration de la vision kaléidoscopique de l'Inde au Moyen-Âge et du bestiaire monstrueux qu'il propose.

En 325 avant JC, Alexandre le Grand, contraint par ses troupes fatiguées par huit années de campagne, a dû faire demi-tour aux portes de l'Inde. Dans ses aventures revues et corrigées, fantasmées par les hommes de l'Antiquité tardive et du Moyen-Âge, le Macédonien fait un voyage en Orient quelque peu différent de la réalité historique : l'Inde, ses monstres et ses peuples monstrueux prennent une place essentielle et fournissent le prétexte à des descriptions foisonnantes.

Les récits détaillant les peuples qu'Alexandre aurait rencontrés durant son périple s'appuient sur plusieurs auteurs, parmi lesquels deux auteurs grecs, Ctésias et Mégasthène jouent un rôle important. Mégasthène, historien d'Alexandre puis de Seleukos Nikator (302-297), son successeur pour la partie orientale, a été envoyé par ce dernier à la découverte des bords du Gange. Il en a donné une description offrant pour la première fois une vue d'ensemble de l'Inde et de ses coutumes, mais véhiculant aussi nombre de légendes reprises de la mythologie grecque et d'histoires que lui avaient transmises comme véridiques les Brahmanes, les sages de l'Inde. Sont offertes à l'imagination occidentale les Enotocètes, hommes pourvus d'oreilles si grandes qu'ils s'enroulent dedans pour dormir (peuple décrit aussi dans le *Mahabharata*, la grande épopée indienne), les fourmis chercheuses d'or (fable reprise d'Hérodote), les hommes aux pieds à l'envers (plus tard nommés « antipodes »), le peuple d'hommes sans bouche qui se nourrissent du parfum des fruits et des fleurs, etc. Dès lors, et pour longtemps, la description ethnographique des peuples indiens va prédominer sur l'exigence topographique, voire la remplacer.

Les auteurs ultérieurs se sont révélés friands de détails sur ces peuples improbables et les ouvrages latins qui ont le plus influencé le Moyen-Âge sont sans conteste ceux qui avaient l'attitude la moins critique envers ces récits fabuleux : Pline, dans son *Histoire naturelle*, achevée en 77 ap. JC, regroupe toutes les légendes véhiculées par ses prédécesseurs grecs, contrairement à Strabon, son contemporain, qui fait preuve d'un discernement et d'un esprit critique dont la tradition ne lui a pas su gré. Deux siècles plus tard Solin manifeste, dans ses *Collectanea Rerum memorabilium*, une même prédilection pour les aspects fabuleux et les bizarreries indiennes. Ces auteurs bénéficient d'une large audience au Moyen-Âge, notamment dans des ouvrages encyclopédiques comme le *Physiologus* (originellement écrit vers le II^e ou III^e siècle, mais largement diffusé ensuite) qui décrit aussi bien le phénix que le hérisson, ou encore le *Liber monstrorum* (IX^e siècle). Le *Liber monstrorum de diversis generibus* résume bien le statut de l'Inde : « La baleine naît en Inde, où, lit-on, se produisent la plupart des prodiges de presque toute la Terre » (II, 26).

Les romans d'Alexandre sont des témoins privilégiés de cette tradition qu'ils condensent sous forme romanesque et auxquels le bestiaire indien médiéval doit beaucoup. On peut dater le premier roman d'Alexandre du III^e siècle ap. JC. Il est en langue grecque et a longtemps eu valeur d'autorité historique car on l'attribuait faussement à Callisthène, neveu d'Aristote et historiographe officiel du roi Alexandre. La biographie romanesque d'Alexandre du *Pseudo-Callisthène* a fait l'objet de traductions en latin au X^e siècle puis en français aux XII^e et XIII^e siècles. Une lettre, attribuée à Alexandre en personne, a eu une influence équivalente sur l'imaginaire médiéval : la *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde* a été composée en grec à la fin des temps impériaux. Sa version latine interpolée au IX^e siècle a touché un large public.

Le Roman d'Alexandre en vers : le renouvellement des merveilles de l'Inde au Moyen-Âge

L'héritier le plus connu de ces deux ouvrages est le *Roman d'Alexandre en vers*, écrit vers 1180 par Alexandre de Paris. L'auteur y reprend, sous forme romancée, le catalogue des merveilles de l'Inde de ses prédécesseurs : hommes sauvages, hybrides et monstres. Alexandre rencontre les Ichtyophages (peuple sauvage, velu, qui se nourrit de poisson cru), les Cynocéphales (hommes à tête de chien), les Sciapodes qui s'abritent à l'ombre de leur unique pied levé, les Blemmyes (hommes sans tête qui ont le visage sur le torse), les troglodytes et les cyclopes, mais aussi les phénix, les griffons, les éléphants de combat, le Dentirant avec ses trois cornes aiguës sur le front, les lions blancs, les gigantesques chauve-souris dont la blessure mortelle, les crocodiles et les dragons. L'Inde est emblématisée par ses redoutables monstres et son humanité difforme, proche d'une animalité repoussante voire condamnable. On y trouve cependant aussi des peuples exemplaires : les Gymnosophistes et les Brahmanes. Proches des animaux par leur nudité et par leur mode de vie rudimentaire, ces sages indiens n'en sont pas moins admirés par Alexandre pour leur sagesse. Il demande à être instruit par eux.

Outre cette géographie animale et humaine de l'Inde, Alexandre découvre en Orient d'autres prodiges comme les montagnes de cristal, les tempêtes d'une telle violence que les Macédoniens les croient d'origine divine et que l'on peut identifier aujourd'hui à la mousson, et les arbres du « soleil et de la lune » qui parlent et prédisent à Alexandre sa mort prochaine. L'Inde est le pays de l'extrême, du prodige et de l'inattendu.

Alexandre de Paris nous transmet les merveilles indiennes héritées du Pseudo-Callisthène et de la *Lettre à Aristote*, mais sous sa plume, elles se complexifient et acquièrent une dimension nouvelle. Le merveilleux indien, à l'origine concentré sur la spécificité physique des peuples orientaux et sur la légendaire richesse du pays, devient un merveilleux technique : une simple mention de la salle de bains de Porus dans la *Lettre à Aristote* est développée dans le *Roman d'Alexandre en vers* en une longue description de l'étonnant réseau de canalisations de la salle de bains, entrecroisant des tuyaux d'eau et des tuyaux en cristal dans lesquels circule un baume qui parfume toute la pièce et qui a des vertus curatives exceptionnelles. C'est la virtuosité dans le savoir-faire technique qui suscite l'étonnement et l'admiration du lecteur, l'auteur transformant aussi de simples statues en dangereux automates. Les propriétés prophylactiques du baume de la salle de bain du roi indien nous rappellent que le merveilleux médiéval est aussi un merveilleux médical. L'Orient recèle bien des trésors antiseptiques et thérapeutiques. Dans le *Roman d'Alexandre en vers* foisonnent les fontaines de jouvence, fontaines d'immortalité et autres fontaines de résurrection ; les serpents qui portent une émeraude au front, connus dès l'Antiquité, deviennent des « couleuvres rayées au visage de femme » et la pierre qu'elles portent au front a un pouvoir de guérison immédiat car elle referme les plaies ; les os du Dentirant, préparés en breuvage, ont le pouvoir de protéger de la mort pendant un an. Toutefois jamais Alexandre ne peut s'approprier ces secrets ou profiter des bienfaits des fontaines. La médecine orientale est au Moyen-Âge une obsession et une chimère insaisissable.

Dans une dernière métamorphose du merveilleux, le *Roman d'Alexandre* et plus largement l'imaginaire médiéval, s'enrichit d'une sensualité nouvelle : le *Roman d'Alexandre en vers* perpétue la tradition de description des peuples indiens mais n'hésite pas à développer quelques passages consacrés à des peuples féminins et à imaginer une relation amoureuse entre ces femmes et Alexandre ou ses soldats. Alexandre marie deux de ses soldats à des Amazones, mais perd aussi nombre d'entre eux entre les bras de sirènes à la longue chevelure qui brille comme des plumes de paon et qui profitent du moment où les hommes sont dans les transports de la volupté pour les étouffer et les noyer. (voir aussi l'article sur la forêt des filles-fleurs).

Dans le roman d'Alexandre en vers, comme dans la littérature antérieure, on est frappé de la proximité entre l'Inde et l'Ethiopie. Lorsqu'Alexandre arrive à l'extrémité de l'Inde, il aperçoit l'Ethiopie : « Au sommet d'un tertre plus haut que tous les autres, le roi voit l'Océan qui entoure le monde, et le mont d'Ethiopie, la vallée qu'il enferme » (III, 3122). Quelques temps auparavant, au cœur d'un désert indien, lorsque Alexandre et ses troupes s'apprêtaient à abattre le terrible Dentirant au front armé de trois grandes cornes, des Ethiopiens apparaissent dans le récit en poussant des cris afin d'épouvanter l'animal et l'empêcher d'échapper à une mort promise (III, 1389). Leur venue n'est pas explicitée et il est permis de supposer que l'auteur y voyait une population indienne comme une autre.

La diffusion de la tradition des merveilles indiennes n'est pas à mettre au seul compte de la célébrité du *Roman d'Alexandre en vers*, même s'il a largement contribué à les diffuser. Frutolf de Michelsberg utilise la *Lettre à Aristote* dans son histoire du monde, écrite un peu après 1100, ainsi qu'Othon de Freising, l'historien de l'empereur Barberousse. Pour écrire son histoire des croisades au début du XII^e siècle, Foulcher de Chartres s'inspire de Pline, de Solin et des aventures d'Alexandre pour décrire les hommes sauvages, les griffons, les dragons. Jacques de Vitry dans son histoire de la terre Sainte (1219-1226) relate mille prodiges et merveilles empruntées à ces sources.

Parallèlement, la tradition encyclopédique recueille en héritage tous ces monstres et merveilles pour leur apposer une moralisation, une signification chrétienne. Dans le *Physiologus* par exemple, le Phénix, animal qui renaît de ses cendres, est compris comme symbolisant le Christ et sa résurrection. Les merveilles, dans ces ouvrages, ne sont plus là pour décrire un pays lointain ou pour captiver le lecteur, elles doivent être d'abord édifiantes.

Le paradoxe est que la description des peuples monstrueux était si connue et acceptée qu'elle constituait une garantie de véracité pour les récits relatifs à l'Inde. En 1356, Jean de Mandeville écrit un livre dans lequel il affirme narrer son voyage en Orient. La critique actuelle, en comparant son ouvrage avec le *Roman d'Alexandre* et d'autres sources, a pu prouver le caractère entièrement fictif de l'ouvrage, qui s'est révélé être une compilation. Pourtant, cet ouvrage avait suscité l'engouement des lecteurs, plus disposés à croire un auteur décrivant des merveilles que l'on connaissait déjà par les aventures d'Alexandre et auxquelles on s'attendait, qu'un auteur comme Marco Polo dont la narration, plus sobre a suscité le doute et la méfiance. Les merveilles neuves et trop raisonnables qu'il proposait ont déconcerté ses contemporains et à en croire Jacopo d'Acqui (premier biographe de Marco Polo et son contemporain), les amis de Marco Polo l'incitaient, au seuil de la mort, à corriger son ouvrage !

Deux personnages emblématiques de la confusion entre Inde et Ethiopie : la reine Candace et le prêtre Jean

L'Inde et l'Ethiopie, ainsi mêlées et confondues, sont le cadre dans lequel s'épanouissent au Moyen-Âge deux personnages autour de qui ont convergé des fantasmes bien différents, mais qui ont tous deux suscité les passions. Le premier est aussi le moins connu mais il personnifie presque la confusion géographique entre l'Inde et l'Ethiopie. La reine Candace fait sa première apparition littéraire dans le roman du Pseudo-Callisthène mais est promise à une destinée littéraire plus large. Dans le roman grec, c'est une reine à la peau noire, d'une très haute taille, qui gouverne son royaume elle-même – elle a pourtant deux fils en âge de gouverner –, et qui traite avec Alexandre sur un pied d'égalité. Son palais est un objet d'émerveillement car ses toits sont d'or et ses murs de marbre, les tables sont d'ivoire et les colonnes d'ébène. La reine dispose d'une chambre éclairée par des bijoux plus lumineux que le soleil, d'une salle à manger en bois imputrescible et d'une maison dont les fondations ne sont pas fixées en terre mais clouées sur quatre grandes poutres en carré et qui une fois munie

de roues, était tirée par vingt éléphants. Elle est en réalité le souvenir romanesque de cette lignée de femmes régnautes qui symbolisait le royaume de Méroë (un royaume d'Éthiopie) et dont le titre « Candace » ou « Kandake » signifiait « reine-mère » a plus tard été compris comme un nom propre. On en connaît des représentations gravées datant du III^e siècle av. JC et dans lesquelles on voit les reines « Candace » comme des femmes massives et colossales. Les auteurs médiévaux se sont emparés de ce personnage fascinant de reine, mais ont choisi d'insister sur sa beauté et son esprit rivalisant avec celui d'Alexandre, transformant ainsi cet épisode en une aventure amoureuse, élément qui manquait cruellement à l'épopée alexandrine. Alexandre de Paris travaille à lui ôter toute caractéristique monstrueuse (sa taille, sa couleur de peau, son rôle matriarcal qui ferait de son aventure avec Alexandre un inceste) pour en faire une figure d'amante, une dame courtoise et raffinée. On discerne sans peine dans ce remaniement des réminiscences de la reine de Saba et de son aventure avec le roi Salomon. Le rapprochement s'imposait dans la mesure où, même si la reine de Saba a pour royaume le Yémen, le fils qu'elle a eu de Salomon devient roi d'Éthiopie. Candace, comme la reine de Saba, rivalise d'intelligence avec le roi, et le reconnaît malgré son déguisement. Les préjugés médiévaux sur la femme sont toutefois à l'œuvre dans cette reprise-inversion : ce n'est plus Salomon qui poursuit la reine de ses assiduités, mais bien Candace qui oblige Alexandre à rester dans sa chambre. C'est elle encore qui souhaite donner un héritier au roi. L'auteur s'attarde à décrire sa folie amoureuse et son emportement passionnel. Malgré cette inversion, on reconnaît bien la reine de Saba en Candace. Si la reine Candace symbolise bien la confusion entre Inde et Éthiopie, c'est parce que, même si elle est reine d'Éthiopie, Alexandre la rencontre au milieu de son périple indien. De plus, les romans médiévaux en font une parente du roi indien Porus. Enfin, elle est dans l'imaginaire médiéval aussi l'héritière de la reine Sémiramis, cette reine Perse à qui on attribue la conquête de l'Inde (voir par exemple la *Cité des dames* de Christine de Pisan, XIV^e). La confusion se voit déjà dans le roman du Pseudo-Callisthène qui fait de Candace la reine de Perse et qui la dit descendante de Sémiramis, reine guerrière et conquérante, mais aussi voluptueuse, qui enterrait ses amants vivants. Candace, reine dangereuse et séduisante, synthèse de deux autres figures féminines liées à l'Éthiopie et à l'Inde, à la Bible et au mythe, est la seule à avoir su piéger Alexandre. Elle incarne avec splendeur les dangers sulfureux que recèlent l'Inde et l'Éthiopie pour les voyageurs occidentaux.

L'autre personnage lié à l'Inde et à l'Éthiopie dans l'imaginaire est le Prêtre Jean. Après 1160 commence à circuler dans les chancelleries d'Europe une lettre adressée par le prêtre Jean, roi d'un royaume d'Inde, à l'empereur Manuel Comnène de Byzance. Il y décrit son pays et son palais. Ces descriptions doivent beaucoup aux romans d'Alexandre et son palais y est notamment décrit comme celui de la reine Candace. Ce prêtre imaginaire enfiévrera les esprits. Le pape, pensant à une alliance possible avec lui contre les musulmans, envoya des légats à sa recherche. Les voyageurs comme Marco Polo ont cherché en Inde le royaume du prêtre Jean, bien localisé d'après la lettre : « Notre magnificence domine sur les trois Indes et notre territoire s'étend de l'Inde ultérieure, où repose le corps de saint Thomas, jusqu'au désert de Babylone, proche de la tour de Babel » mais jamais ils n'ont trouvé cette terre où coule le lait et le miel. A la fin du Moyen-âge, lorsque cette terre introuvable a finalement entraîné la perplexité, on l'a déplacée dans une région du globe équivalente, mais encore inexplorée : l'Éthiopie. Le Paradis terrestre d'où partaient les quatre fleuves paradisiaques (Gange, Nil, Euphrate, Tigre), et longtemps situé en Inde, comme nous le prouve la mappemonde datée du VIII^e siècle du moine Beatus, a également été relégué en Éthiopie, puis en Afrique du Sud à la fin du Moyen-Âge.

Si le prêtre Jean et le Paradis deviennent éthiopiens, ce n'est pas seulement parce que, dans l'imaginaire, l'Éthiopie était proche de l'Inde, c'est aussi parce que l'on situait en Éthiopie, en suivant une tradition historique attestée, l'un des premiers royaumes chrétiens. L'Éthiopie a été évangélisée par Frumentius au IV^e siècle, et le christianisme s'est implanté de façon

durable grace à des moines venus d'Antioche au V^e siècle. On savait aussi que l'Éthiopie avait été isolée dès le VI^e siècle, lors de l'avènement de l'Islam en Arabie. Le psaume 67 « L'Éthiopie a tendu les mains vers Dieu » a été compris comme une allusion explicite au fait qu'elle est la première de toutes les provinces du monde à avoir rendu hommage au Christ. Les hommes du Moyen-Âge croient les Éthiopiens d'un christianisme ardent que l'on cite en exemple, et dans la *Conquête de Constantinople* de Robert de Clari (fin XII^e), on trouve la description d'un Éthiopien qui surprend tout le monde à la cour de l'empereur par sa foi : « survint en ce lieu un roi qui avait la peau toute noire et, au milieu du front, une croix qui avait été faite au fer chaud. » Ce personnage pittoresque, le roi de Nubie, explique à l'empereur de Constantinople qu'il fait un pèlerinage de sa terre à Jérusalem en passant par Rome et Saint-Jacques, et il ajoute « que tous ceux de sa terre étaient chrétiens et que, lorsqu'un enfant naissait et qu'on le baptisait, on lui faisait une croix au milieu du front avec un fer chaud (...) Les barons le contemplèrent au comble de l'émerveillement. » L'Éthiopie est le royaume très chrétien par excellence et la foi extrême de ses habitants est une merveille, presque au même titre que les animaux fabuleux qui peuplent le pays. Ainsi concurrencée, confondue puis remplacée par l'Éthiopie, l'Inde, pays fabuleux à l'extrémité de la terre, est pourtant restée le lieu de l'outrance et du merveilleux.

Après le morcellement de l'empire d'Alexandre le grand et la chute des dynasties qui s'étaient mises en place après lui comme l'empire Séleucide en Perse, les contacts avec l'Inde ont été rendus plus difficiles, ce qui explique la stagnation des connaissances géographiques et ethnologiques pendant près de mille cinq cent ans. Ce vide cognitif a offert à l'imagination une opportunité pour se déployer amplement, sur la base de témoignages anciens extrapolés. La confusion entre l'Éthiopie et l'Inde et la tradition des merveilles indiennes sont antérieures aux romans d'Alexandre. On les retrouve avec une grande régularité dans la littérature médiévale, mais l'on peut affirmer que l'Alexandre historique a contribué à la construire, et l'Alexandre romanesque à la propager.

« Horizon onirique » des chrétiens du Moyen-Âge, l'Inde et l'Éthiopie ont cristallisé le potentiel imaginaire d'une époque dont la création littéraire se fait merveilleusement l'écho et qui continue de toucher l'homme moderne pourtant rompu à la rationalité.

[M. P.-S.]

renvois : Babylone, forêt des filles-fleurs, Prêtre Jean

Bibliographie :

Auteurs antiques et médiévaux :

Alexandre de Paris, *Le roman d'Alexandre en vers*, L. Harf-Lancner (éd.), Lettres gothiques, 1994.

Christine de Pizan, *La cité des dames*, Th. Moreau et E. Hicks (trad.), Stock/Moyen Âge, 2000 (1986).

Marco Polo, *La description du monde*, P-Y. Badel (éd. et trad.), Lettres gothiques, 1998,
Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, G. Bounoure et B. Serret (trad. et notes), Les Belles Lettres, Paris, 1992.

Pline, *Histoire Naturelle*, Livre VII, R.Schilling (trad. et notes), Les Belles Lettres, Paris, 1977.

Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, J. Dufournet (trad.), Champion classiques, 2004.

Critique contemporaine

Emmanuèle Baumgartner, « L'Orient d'Alexandre », *Bien dire et bien apprendre*, 6, 1988, pp.7-15.

Catherine Gaullier-Bougassas, « Alexandre le Grand et Candace », *Romania*, 112 (1-2), 1991, pp.18-44.

Catherine Gaullier-Bougassas, « La description du monde dans *Le Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent », *Bien dire et bien apprendre*, 11, 1993, pp.191-205.

Paul Goukowsky, « Les juments du roi Erythras », *Revue des études grecques*, Association pour le groupement des études grecques en France, les Belles Lettres, 87, 1974, pp.111-137.

Jacques le Goff, *Pour un Autre Moyen-Âge*, Gallimard, Paris, 1991.

Andy Orchard, *Pride and Prodigies : studies in the monsters of the Beowulf manuscripts*, D.S. Brewer, Cambridge, 1995, (contient une édition et une traduction anglaise du *Liber monstrorum de diversis generibus*).

Pierre Schneider, *L'Ethiopie et l'Inde, Interférences et confusions aux extrémités du monde antique*, Collection de l'Ecole Française de Rome, 335, 2004.

Jacqueline de Weever, « Candace in the *Alexandre* romances : Variations on the portrait theme », *Romance Philology*, 43 (3-4), 1947, pp.529-546.

Rudolf Wittkower, *L'Orient fabuleux*, M. Hechter (trad.), Thames and Hudson, Paris, 1991.